

# On bare bourru

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225293>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne

Choses et Autres.

## DANS LEURS FOYERS

**L**S sont rentrés dans leurs foyers, ceux qui chantaient dans la III<sup>e</sup>, dans la II<sup>e</sup>, dans la I<sup>re</sup> et ceux qui chantaient dans la division supérieure. Ils sont rentrés avec du laurier ou du chêne, sous l'averse et dans la nuit.

Des drapeaux et des gens les attendaient à la gare. Peut-être même une fanfare et une réception enthousiastes. Eux, ils étaient un peu fatigués et un peu émus, émus dans le sens vaudois du mot. Et la couronne, première chose visible par la portière ouverte, se balançait à la hampe du drapeau.

Fleurs, embrassades, pas redoublés, cortège, discours et vin d'honneur. Les heureux vainqueurs ont des mines de vaincus. Ils sont peu loquaces. Mais les femmes, les filles, les mamans, les fiancées et les promises sont curieuses et elles posent des questions précises, trop précises. Dans le brouhaha de la réception, la chaleur communicative du vin d'honneur et des discours, on n'entendait pas les réponses. A quoi bon répondre, d'ailleurs, quand il y aura tant de jours après celui-ci pour raconter...

Demain, ces hommes, qui furent deux jours durant « les chanteurs de la ...ième division », avec drapeau et cocarde, redeviendront des paysans, des artisans, des ouvriers. Ce soir, ils vivent leurs ultimes heures de vacances.

Il y a un peu de vent dans les voiles quand ils rentrent chez eux, appuyés sur une épaule solide.

Et Jean-Marc, qui se tait depuis cinquante minutes exactement, voudrait exprimer à Jules-Eugène une grande idée très résumée qui traverse difficilement son cerveau ennuagé :

— Ces femmes, si elles s'imaginent qu'on peut tout raconter !

Lisette.



## ON BARE BOURRU

**R**EZI, que l'étai carbaté pè Prâ-Granâ, l'avâi dû, on dzo, modâ po dâi coumechon, prâo lliein de tsi li, dein on outro canton. Fasâi tsaud et, tot ein martseint, fasâi sâi. Tant que Frezî l'apèçâi, âo contor, on cabaret, que lâi seimblîâve que lâi farâi bon bâire quartetta.

L'eintre dan dein lo veindâdzo et demande trâi déci, dâo bon, de stisse dâi z'amî et dâi carbaté. Vo séde que le carbaté n'âmant pas lo croûte bâire !

Lè trâi déci arrevant. La couleu de clli clliâi étâi pas tant recta : ne dzauno, ne gris, eintre doû, quemet clli brévon qu'on fasâi avoué de la regalisse et dâo teliot quand on îre boutte. Lo son (odeur) n'étâi pas pî tant croûto. Faut vére à l'agottâ ! Frezî s'ein vesse on bon verro.

Quand l'a zu bu, l'a assèy de défini clli vin. Etâi-te dâo Mandemeint ? dâo Savoyard ? Etâi-te pî dâo vin de vegne ? Frezî, l'âi étâi impossibllio de fére son extrait de naissance. L'étâi pâot-ître de tot cein : dâo Savoyard, dâo Penatset, avoué dâi z'autro partset et on bocon d'iguie po

lo bon goût ! Clliâo vin que desoullant sant pas pe croûto que le z'autro et l'évitant bin dâi niéze.

Frezî l'a bu tot parâi et, tot ein payeint, fâ dinse à la carbaté, onna grôcha pétrogne, que son greдон dèzo dépassâve on bocon le z'autro :

— L'è pas pî tant croûto, voutron vin. Su carbaté assebin, mâ dein on outro canton, et lâi cougnâisso oquie. Vo dussâ lâi gagnî gros su stisse ?

— Oh bin ! la ! pas tant. On vicote et l'è tot. — Eh bin, n'è pas po bragâ, mâ, mè, ié trovâ on moïan po assaini le bâre et gagnî on bocon mé : le pateinté sant tant tsîre.

— Ouèh ! et quemet féde-vo ? — L'è tot simpllio. M'arreindzo po que mon bossaton sâi adî plliein tant qu'à la bonda.

— Adan, vo raffonçade à mèsoura.

— Oi ! ie fé dinse. Se tîro doû déci, ie-remetto, à la pllièce, — ma, sè faut accouâtî — doû déci d'iguie.

— Et se vo terî trâi déci ?

— Le rebeto trâi déci d'iguie.

— Et po demi ?

— Reimpllièço pè demi d'iguie. Po on litre de vin, on litre d'iguie. Dinse lo bossaton l'è adî plliein et tot fermeinte einseimbllo.

La fenna l'accutâve avoué sè duve z'orolhie que breinnâvant quemet stausse dâi counet d'oûre çosse. L'âi avâi tot parâi oquie que la tracassive et fâ à l'hommo :

— Mâ, tot parâi, quand l'è qu'on a fé clli manédzo grand teimps, lo vin, quin goût a-te ?

Et Frezî, ein âovreint la porta, lâi fâ :

— L'è quemet clli que vîgno de bâire !

Marc à Louis.

## LES MAUX CACHES

**U**N de nos confrères de France nous a conté cette semaine que M. Thomas, qui était député du département de la Marne, voulut se signaler par une proposition bizarre. Des taches phylloxériques avaient été découvertes dans le vignoble champenois, qui est un des plus riches de France. On prit contre le fléau qui menaçait, les précautions nécessaires, et, naturellement, les grands journaux, pour rassurer la population d'abord, et pour rendre courage aux vigneronns de la Champagne, ont conté par le menu tout le détail des enquêtes poursuivies et des mesures prises par le comité de surveillance. Il paraît que cette publicité n'a pas été du goût de M. Thomas. Il a demandé, assure notre confrère, que l'on verbalisât contre ces intrus, professeurs *in partibus*, rédacteurs du *Figaro* ou du *Gaulois*, qui répandaient tous ces mauvais bruits et de qui l'on n'avait aucun secours effectif à espérer.

« Si le comité de surveillance, a-t-il dit superbement, a besoin d'un concours, il le réclamera. Mais jusque-là, il est le seul maître chez lui. »

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

Et il trouvait que les journaux en faisaient trop autour d'un mal qu'il aimerait mieux tenir caché. Cet incident m'a induit en de grandes réflexions, que je demande la permission de vous soumettre.

C'est une des faiblesses les plus naturelles à l'homme de vouloir dérober aux autres, de vou-

loir se cacher à lui-même le secret d'un mal dont le hasard veut qu'il soit atteint. Repassez vous-même votre vie : que de fois ne vous est-il pas arrivé, souffrant d'une douleur à l'improviste survenue, de ne pas en convenir même avec vous qui la ressentez, de vous la nier obstinément, de fermer volontairement les yeux aux conséquences qu'elle peut traîner après elle et vous raidissant dans votre conviction, de répondre à vos proches, s'ils s'aperçoivent de quelque changement dans votre attitude ou de quelque altération sur votre visage, de leur répondre :

— Moi, je n'ai rien, absolument rien et je me porte comme le Pont-Neuf.

C'est le rhumatisme ; c'est la goutte ; c'est quelquefois bien pis encore. Je me souviens encore des premiers jours où je me suis aperçu de la cataracte naissante qui me menaçait d'une cécité absolue. Durant combien de semaines ai-je gardé, sans vouloir m'en ouvrir à personne, me refusant même à y penser, le mystère de ces troubles de ma vue. Le plus simple, à coup sûr, eût été de m'en aller chez un oculiste et de lui dire : « Docteur, voilà ce que j'éprouve. Il y a là quelque chose d'insolite. Savez-vous ce que c'est et y connaissez-vous un remède ? »

Mais non ; on préfère ne point ouvrir une fenêtre à la lumière ; ou l'on aime mieux rester le plus longtemps possible dans cette ombre, où il semble que les illusions soient plus faciles.

Nous nous moquons de l'autruche qui, si l'on en croit la légende, poursuivie par les chasseurs, cache sa tête entre deux pierres, et s'imaginerait n'être pas vue d'eux, parce qu'elle ne les voit plus elle-même. Mais nous sommes tous plus ou moins autruches, et c'est à nous que l'on peut appliquer la locution proverbiale : bête comme une autruche.

Tenez ! puisqu'il s'agit de phylloxéra, lisez un roman très intéressant, très curieux, et qui, si j'ai bonne mémoire, peut sans danger être mis entre toutes les mains : c'est *l'Ennemi*, d'un des jeunes romanciers les plus habiles de ce temps, M. Guiches. Le principal personnage est justement un grand propriétaire, qui fait valoir un magnifique vignoble, dont il est très fier. Il ne parle du phylloxéra qu'en haussant les épaules et en riant :

— Le phylloxéra ! est-ce que ça existe ? des billevesées de savants parisiens, des racontars de journalistes !

Un beau jour, on vient lui signaler dans sa plus belle vigne une parcelle où les feuilles noircissent, où les raisins se recroquevillent.

— C'est peut-être bien le phylloxéra ? lui dit-on.

— Allons donc ! le phylloxéra ! est-ce que c'est possible ?

Rien ne lui serait plus facile que de piocher la terre à l'endroit désigné, et de s'assurer de la vérité du fait. Il aime mieux le nier avec emportement. Il entre en des colères terribles contre ceux qui lui apportent des nouvelles de plus en plus fâcheuses. Il les traite d'imbéciles, d'idiot. Il leur en veut, comme si c'étaient eux la cause du mal.

Et cependant les taches se multiplient et s'étendent. Toute dénégation devient impossible ; il n'y a plus moyen de résister à l'évidence des faits. C'est le phylloxéra ; c'est *l'ennemi*, comme